

U d'of OTTAWA



39003003413506

143-1A-106①

LA ROUTE FLEURIE

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

LES PÉANS ET LES THRÈNES.
CHEVALERIES SENTIMENTALES.
IMAGES TENDRES ET MERVEILLEUSES.
AU HASARD DES CHEMINS.

Contes

LE LIVRE DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE
LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.
LES CONTES DU VAMPIRE.
L'ABBAYE DE SAINTE-APHRODISE.

Théâtre

SAVITRI.
UNE JEUNE FEMME BIEN GARDÉE.
LES HÉRÉTIQUES.
MAISON SEULE.
PROMÉTHÉE (avec Jean Lorrain).
LE COR FLEURI (avec Éphraïm Mikhael).
L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA (traduit de Kalidasa).
LES PERSES (traduit d'Eschyle).
ÉLECTRE (traduit d'Euripide).
ANDROMAQUE (traduit d'Euripide).
LES SEPT CONTRE THÈBES (traduit d'Eschyle).

A.-FERDINAND HEROLD

—

La Route fleurie

— POÈMES —



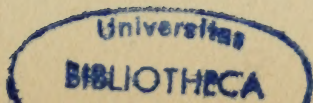
PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXI

1911

1.



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 10.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PA
2615
E75R6
1911

Droits de reproduction et de traduction réservés.

CARISSIMÆ SACRVM

C'est la douceur candide de l'automne,
C'est le déclin tranquille de l'année.
Le ruisseau dit sa chanson monotone,
La fleur languit là-bas, déjà fanée.

C'est la mort pâle et timide des choses ;
Le ciel s'embrume et la lumière est floue.
Que murmure le soir aux bois moroses ?
Par les rameaux la brise douce joue.

Voici tomber les pleurs vagues de l'ombre ;
La voix des nuits bienveillantes s'est tue.
La nuit est longue et la vallée est sombre.
Entends gémir la forêt abattue.

Les roses du matin ont parlé d'espérance.
Le ruisseau fraternel murmure doucement
Un hymne ; et l'hymne est pur, et l'hymne est si charmant !
L'heure sourit : c'est une heure de délivrance.

Ai-je connu déjà l'automnale souffrance ?
Je ne sais plus. Le jour est beau, le jour clément.
Le soleil amical emplit le ciel, semant
De perles l'air et sa pieuse transparence.

La barque d'or léger glissera sur les flots,
Le fleuve lumineux n'aura plus de sanglots ;
Le fleuve va frémir au lent baiser des rames.

Entends là-bas la voix joyeuse des garçons
A qui répond le chant ailé des jeunes femmes,
Entends nos âmes qui sont pleines de frissons.

Vois. Les nuages fuient. Le ciel s'égaie.
On ne voit plus de larmes aux rosiers.
Des yeux rieurs s'entr'ouvrent à la haie.
Allons par les chemins extasiés.

Nous oublierons les noirs ennuis du monde.
Le ciel sonore est tout semé d'oiseaux.
Entends là-bas les murmures de l'onde
Dont la fraîcheur caresse les roseaux.

Allons parmi l'amicale nature ;
Sa blonde voix nous charme et nous conduit,
Et nous avons fléchi la longue injure
Du ciel néfaste et de la lourde nuit.

L'or clément du raisin éclate aux lourdes treilles,
Les chants des vendangeurs résonnent au lointain ;
Le parterre devient plus beau quand tu t'éveilles,
Des parfums plus subtils s'emparent du matin.

Les chants des vendangeurs résonnent au lointain.
Un long frémissement s'attarde dans les branches.
Des parfums plus subtils s'emparent du matin.
Sitôt que s'ouvre la fenêtre où tu te penches.

Un long frémissement s'attarde dans les branches ;
Des murmures sans fin enchantent la forêt.
Sitôt que s'ouvre la fenêtre où tu te penches,
Voici que rit gaiement la source qui pleurait.

Des murmures sans fin enchantent la forêt ;
La brise lente joue en les feuillages frêles.
Voici que rit gaiement la source qui pleurait,
Les oiseaux viennent te saluer de leurs ailes.

La brise lente joue en les feuillages frêles ;
Quelque Dryade va paraître. L'air est pur.
Les oiseaux viennent te saluer de leurs ailes ;
Là-bas, dans le verger, vois briller le fruit mûr.

Quelque Dryade va paraître. L'air est pur.
Les heureux vendangeurs descendent la colline.
Là-bas, dans le verger, vois briller le fruit mûr ;
Charme le clair matin de ta chanson divine.

Les heureux vendangeurs descendent la colline ;
Les vendangeurs sont fiers du travail accompli.
Charme le clair matin de ta chanson divine ;
Les sons volent sans peur dans le jour embelli.

Les vendangeurs sont fiers du travail accompli,
Le vin va ruisseler dans les cuves vermeilles.
Les sons volent sans peur dans le jour embelli.
L'or clément du raisin éclate aux lourdes treilles.

Voici qu'au mât divin de la barque flamboie
Le pavillon doré.
Et des ondes de paix s'élève un chant sacré,
Un chant de libre joie.

La voile a déployé ses heureuses couleurs
Vers la claire aventure ;
Loin de nous, la brise fraîche, la brise pure
Emporte les douleurs.

Au bord du fleuve, vois le tranquille sourire
Des arbres fraternels ;
Ils ont des voix, ils nous font des signes réels
Où du soleil vient luire.

C'est toute la saison qui chante. Elle a guéri
Les blessures anciennes.
Songe : est-il des chagrins desquels tu te souviennes
Quand le ciel est fleuri ?

Regarde briller les corolles que tu cueilles
Près du fleuve clément.
Aimons-nous, bien-aimée, aimons-nous longuement
Sous la clarté des feuilles.

Un hymne a traversé l'espace ;
Le printemps va naître ce soir,
Le ciel en fleur est plein de grâce.

L'hiver, on causait à voix basse :
Comment rire sous le ciel noir ?
Un hymne a traversé l'espace.

La douce prairie était lasse,
O soleil, de ne plus te voir.
Le ciel en fleur est plein de grâce.

Du nuage envieux qu'il casse
Sort le jour, ardent au pouvoir.
Un hymne a traversé l'espace.

Le lierre vigoureux enlace
Les arbres, enfants du terroir.
Le ciel en fleur est plein de grâce.

C'est un Dieu bienveillant qui passe,
Les regards lumineux d'espoir.
Un hymne a traversé l'espace,
Le ciel en fleur est plein de grâce.

Bel Amour, dont la main asservit et délivre,
 Toi qui braves la mort,
Amour, tu m'as donné l'espoir qu'il faut pour vivre,
 Tu m'as fait grave et fort.

J'ai vu de la prison timide des nuages
 S'évader le soleil.
Le chemin s'ouvre clair pour les futurs voyages,
 Voici l'été vermeil.

Viens, belle, viens errer dans la douce nature,

Viens cueillir les saisons...

Oublions tous les deux que l'heure ancienne est dure ;

L'air est plein de frissons.

Quand le soleil rira dans la douce vallée,
Nous irons tous les deux y cueillir le printemps.
L'onde nous charmera de sa chanson perlée
Et les prés nous seront des tapis éclatants.

Tu tiendras la jeune pervenche et la jacinthe
Fières d'illuminer la grâce de tes doigts,
Et les vieux arbres, où jouera la clarté sainte,
Se pencheront vers nous pour entendre ta voix.

Nous passerons dans la gaieté de la nature ;
De grands oiseaux planeront au ciel enchanté,
Et la saison sera plus joyeuse et plus pure
D'avoir parmi les fleurs vu ta jeune beauté.

Regarde le soleil. Ses baisers charment les prairies :
Nous ne les verrons plus traîner aux coteaux attristés,
Les brumes lentes où vont les âmes endolories,
Les âmes des fleurs qui parèrent les anciens étés.

Nous pleurons de toujours voir renaître les brumes gris
Et nous n'étions pas sûrs que le cher soleil reviendrait
Et voici qu'il a paru dans le cortège des brises ;
Il miroite aux eaux du fleuve, il enchante la forêt.

O Soleil, nous dirons ta gloire ! Et que notre louange
Nous fasse recevoir les rayons purs de ta faveur !
Viens bénir notre moisson, viens bénir notre vendange
Et donne-nous des fruits clairs où sommeille ta saveur.

Voici les feux légers du matin. L'heure est douce.

Ecoute fredonner les fleurs.

Ne songe plus au temps où la terre était rousse

De feuilles, le ciel gris de pleurs.

C'est la chanson des fleurs qui charme la ravine.

La brise rit aux églantiers.

Qu'ils sont loin, les jours où la pluie active et fine

Allongeait les tristes sentiers.

L'hymne sacré des fleurs grandit. L'empire immense
De l'air rayonne, ardent d'amour.
Vois le soleil qui vainc la tempête en démente :
Le monde acclame son retour.

L'orage a rajeuni la terre.
On entend mourir les douleurs
Et voici les oiseaux siffleurs
Qui rompent leur silence austère.

Du bois un hymne salulaire
Monte, ennemi des mornes pleurs.
L'orage a rajeuni la terre.
On entend mourir les douleurs.

Viens, loin des soucis querelleurs,
Errer aux sentiers de mystère
Où la Naïade solitaire
Court et chante parmi les fleurs.
L'orage a rajeuni la terre,

Je veux que le printemps magique te salue
De ses fleurs, de ses voix, de son jeune soleil ;
Je veux que vers la joie et son palais vermeil
Il te conduise, toi, l'élue !

Là, tandis que la paix divine de tes yeux
Contemple les couleurs et les danses hardies,
Ecoute longuement les belles mélodies
Et sens les baumes précieux.

Dans la salle aux murs frais un blanc rayon poudroie.
O toi qui sais le juste, ô toi qui hais le faux,
Dis-moi les mots chéris et les chants triomphaux,
O toi, grâce, lumière et joie !

INTERMÈDE PASTORAL

A Paul Valéry.

LE PRINTEMPS

O Naïs, le printemps réjouit les vallées ;
Des étoiles de fleurs s'ouvrent aux arbrisseaux.
Vers le lavoir, ombreux de saules en berceaux,
Troupe rieuse, vont les servantes zélées.

Les Ægipans cornus, en joyeuses mêlées,
Bondissent, et le bois s'anime de leurs sauts ;
Entends courir et vois miroiter les ruisseaux
Qui charment le réveil des Nymphes consolées.

C'est la saison d'aimer : aime, blanche Naïs.
Le vieux mur du jardin s'est couronné d'iris
Et par le verger flotte une lumière blonde.

Oh ! viens : je te dirai mes chants ; n'écoute pas
Ta mère qui voudrait te retenir et gronde.
Regarde : le divin Érôs erre là-bas.

LA PROMENADE

Belle, voici fleurir le printemps des chemins,
Les gais Centaures font de brusques cavalcades ;
Les vaisseaux, voiles au soleil, quittent les rades
Où, l'hiver, ils avaient fui les flots inhumains.

Vois les roses, les liserons et les jasmins
Rire et parer le temple aux antiques arcades ;
Et le bois est en fête, où les jeunes Dryades
Tendent hors des vieux troncs la grâce de leurs mains.

Viens, ô belle. Partout brillent les fleurs aimées :
Veux-tu cueillir des violettes parfumées ?
Ou veux-tu des lys blancs, ou de rouges pavots ?

La colline est joyeuse, et joyeuse la plaine ;
Viens, et suivons le bord des prés clairs et nouveaux
Que le subtil Érôs frôle de son haleine.

L'HEUREUX VIEILLARD

Berger, quand vient le temps joyeux des renouveaux,
Je ris encore, bien que ma tête soit grise :
Je m'assieds, et je rêve, au souffle de la brise
Qu'embaumèrent les lauriers blancs et les pavots.

Autrefois je domptais les rapides chevaux,
Comme le cavalier Nestor, avec maîtrise ;
Et l'on m'aurait sculpté sur un temple, à la frise,
Tel Héraklès vainqueur dans les Douze Travaux.

Maintenant à travers la campagne fleurie
Je regarde passer la jeune théorie
Des moissonneuses au bavardage charmant ;

Et, savourant le vin, l'hydromel ou le cidre,
Je revois les jours clairs où j'écoutais gaiement
L'heure amoureuse murmurer dans la clepsydre.

LA FIANCÉE MOURANTE

Adieu, Naïade claire, ô source qui t'épanches,
Écumeuse et riante, au creux de ce rocher ;
Adieu, pré verdoyant où chantait le vacher ;
Adieu, verger fécond et clos de vieilles planches.

Bientôt, au lit dernier de feuilles et de branches
Des jeunes filles en pleurs viendront me coucher,
Et bientôt flambra mon virginal bûcher :
Hermès va me ravir parmi les ombres blanches.

Tu pleures, doux Ménéalque, ô triste fiancé ?
Ah, le temps des amours et des jeux est passé...
Pourtant je supplierai la reine Perséphone.

Elle me laissera quitter l'Hadès, parfois ;
Et, dans le soir léger qui soupire et frissonne,
Tu sentiras, ami, mes baisers et ma voix.

LA ROSE

Pour toi, douce Myrto, j'ai cueilli cette rose.
Elle était seule, et l'on eût dit qu'elle pleurait
De s'être ouverte, loin des yeux, dans la forêt.
Pares-en tes cheveux : elle n'est plus morose.

Un gai soleil rayonne à la porte déclose :
Vois la plaine où l'éclat du printemps apparaît.
Sous la glace, l'hiver, ah, comment sourirait
La Nymphé qui fleurit les prés et les arrose ?

Viens, ô Myrto. La terre est heureuse : ton pied
Y frôle le muguet, le thym et le pourpier...
Arrêtons-nous. Là-bas, une flûte fredonne.

Oui, c'est Pan, qui ranime enfin les joyeux airs.
Et l'heure est amoureuse, et la saison est bonne
Où la chanson de Pan charme les chênes verts.

LE VIEUX CENTAURE

Tandis qu'au ciel rosé jouaient des feux d'aurore,
J'ai couru par les champs de lavande et de thym :
Là, parmi les senteurs humides du matin,
Près du ruisseau, j'ai vu s'ébrouer le Centaure.

Bien qu'il grisonne, il est beau de visage encore :
Et, le regard plaintif à la fois et hautain,
Il semble quelque dieu vaincu par le Destin
Et que maintenant nulle prière n'implore.

Pour consoler un peu son chagrin, de ma voix
La plus douce, j'ai voulu chanter, et je crois
Qu'un instant ses yeux sont allés vers la chanteuse.

Peut-être il revivait en rêve l'ancien jour
Où la Centauresse aux crins blonds, morte ou menteuse
Lui jurait vainement un éternel amour.

LA MAGICIENNE

Dans cet antre gardé par une maigre chienne,
Vois la femme qui danse avec d'étranges cris
Et dont tourbillonnent au vent les cheveux gris :
Cette femme, Damon, c'est la Thessalienne.

Donne la main, entrons tous deux : qu'il te souvienne
Surtout de lui parler sans haine et sans mépris.
Elle est puissante et sait beaucoup et, pour un prix
Modique, nous dira ta fortune et la mienne.

Jadis quand, incertaine et pensive, j'errais
Par les sentiers émus des champs et des forêts,
Elle me révéla ta prochaine venue.

Elle annonçait déjà nos plaisirs, et les soirs
Où nous rit Aphrodite, étoile blonde et nue
Qui brille la première en les cieux bientôt noirs.

LES PRUDENTS CONSEILS

Glaucé, ne va pas vers la fontaine où se mire
La cime vagabonde et noire des cyprès ;
On raconte qu'un vieux Centaure habite auprès :
Enfant, rappelle-toi la reine Déjanire.

Ne va pas vers le bois, Glaucé ; Pan le Satyre
Erre par les chemins des ombreuses forêts.
Écoute les roseaux murmurer des regrets :
Enfant, rappelle-toi quelle Nymphé y soupire.

Oh, reste, ma Glaucé, dans ces prés radieux.
Vois : le soleil du soir nous caresse les yeux
Et le ruisseau jaseur sourit à nos paroles.

Les brebis dorment. Le ciel est pur et divin.
Je cueillerai pour toi les brillantes corolles
Et tu les mêleras à tes cheveux d'or fin.

LA MOISSON

Vois-tu les moissonneurs lier les gerbes mûres ?
Et bientôt les chars lourds, au pas traînant des bœufs ,
Vont gagner les granges par les chemins herbeux
Dont les talus sont noirs d'airelles et de mûres.

Ta fraîche voix, où s'égrènent des perles pures,
Est la voix de Syrinx, la Nymphé aux verts cheveux :
J'écouterai tes chants, Chloris, et, si tu veux,
J'animerai ma flûte et ses joyeux murmures.

O ma belle, chantons, pendant que rit l'été;
Là-bas guette l'hiver cruel, si détesté !
Il ramène les vents et la neige maudite.

O Chloris, les regards haussés vers le ciel clair,
Chantons l'hymne divin de la grande Aphrodite :
Laissons les moissonneurs adorer Dèmèter.

LE RÊVEUR

Sur le sommet gravi, dès que le ciel est clair,
Tu t'assieds, pensif, oublieux de la durée :
Tes regards vont, fuyant la montagne azurée,
Vers le rire argentin et mouvant de la mer.

O Palémon, le sort des marins est amer :
Songe aux brumeux hasards que Poseidon leur crée ;
Le dieu vert et pour qui nulle nef n'est sacrée
Hâte les longues nuits de l'aveuglant hiver.

Oh, ne descends pas à la plage aventureuse,
La vie en nos vallons n'est-elle pas heureuse ?
Des prés et des forêts parent un sol joyeux.

Et peut-être le jour est prochain, si tu restes,
Où quelque vierge au front ému suivra des yeux
Le berger Palémon, vainqueur aux jeux agrestes.

LE CORTÈGE DE DIONYSOS

Entends ces cris, entends résonner les tambours :
Les Bacchantes sur la berge verte de mousses
Vont, le corps convulsé par de brusques secousses,
Et la terre à leurs bonds frissonne de bruits sourds.

Puis des Nymphes : les bras cerclés de pampres courts,
Elles guident gaiement des panthères plus douces
Que des chiennes, aux flancs qui luisent sous des housses
Où dans le lierre sont piqués des raisins lourds.

Voici, cornes au vent, les Satyres agiles,
Porteurs d'outres : Dieux vifs, les outres sont fragiles
Et vous aimez le goût clair et joyeux du vin.

Le vieux Silène est là, dandiné par un âne ;
Et vois rire au milieu du cortège divin
Le blond Dionysos et la blonde Ariane.

ÉPIGRAMMES POUR LES DÉESSES

POUR GAIA

Je veux dire Gaia, la Mère ! Les fontaines
Qui murmurent sous le silence des roseaux,
Les jardins où vont les abeilles par centaines
Et les forêts où rient les flûtes des oiseaux ;

La vigne d'or, la rose à la belle corolle,
Et le doux olivier qui dissipe l'effroi,
Tout ce qui rampe, et ce qui nage, et ce qui vole,
Et ce qui marche, naît, chante et pense par toi.

Ceux-là que tu chéris sont justes ; leurs familles
Sont nobles ; leurs cités ignorent les douleurs,
Et, pendant de longs jours, ils voient les jeunes filles
Danser des chœurs heureux dans le printemps des fleurs.

POUR LES DRYADES

Voici des arbres aux chemins où nous passons :

Les bonnes forêts sont prochaines.

Arrête, voyageur : écoute les chansons

Des Dryades parmi les chênes.

O Dryades, chantez ! Dites-nous le printemps

Et l'automne à la feuille rousse ;

Dites-nous, blondes sœurs, les matins éclatants

Et les bois où la brise est douce.

Homme, entends la chanson des ruisseaux et des bois :

La terre est une immense lyre.

Heureux celui qui peut en écouter la voix !

La terre fait aimer et rire.

POUR DÉMÈTER

Éleusinienne qui chéris la paix agreste,
Toi qui soumis au joug le cou vaillant des bœufs,
Toi qui hais et qui vaines la famine funeste
Et qui mêles de tendres fleurs les prés herbeux,

Déméter, ô Déesse à la belle couronne,
Tes mains sont pleines de bienfaits, ton pas est doux,
Un cortège de joie et d'hymnes t'environne,
Car tes yeux maternels, l'hiver, veillent sur nous.

Dans la terre, malgré les neiges et les glaces,
Ta faveur fait germer et prospérer les grains ;
O Dèmèter, ô sage reine aux blondes traces,
Fais-nous, ô mère de Korè, des jours sereins.

POUR LES NAIADES

Prenez ces corolles, Nâïades,
Celle où rit du soleil, et celle qui rougeoie.
Acceptez-les ! Voyez : je les lance avec joie
Dans l'onde blanche des cascades.

Vos lèvres pures sont pareilles
Aux fleurs que de ses doigts roses Érôs colore ;
Vos chevelures sont plus brillantes encore
Que le miel doré des abeilles.

Ah, quand je guiderai mes chèvres
Par les ravins heureux où chantent les fontaines,
Montrez-moi, Nymphes, vos chevelures hautaines
Et montrez-moi vos douces lèvres.

POUR ARTÉMIS

Un frisson pieux et discret
Va doucement de branche en branche :
Voici qu'entre dans la forêt
Artémis, chasseresse blanche.

Les Nymphes, cortège éclatant,
Accourent fêter sa venue.
Elle vient baigner à l'étang
La lumière de sa chair nue.

Rappelle-toi, petit berger,
Actéon. Que ton pas devienne
Furtif, et ton souffle léger.
Prends garde : entends grogner la chienne.

POUR LES KHARITES

Je viens à vous, les heureuses Kharites.
Vous, ô brillante, ô joyeuse, ô fleurie,
Prenez ces dons faits en suivant les rites,
Le myrte clair et la rose attendrie.

Puis écoutez, ô Vierges, mes prières.
Par la fraîcheur des ombreuses vallées
Guidez-moi vers les danses printanières,
Vous, dont les robes frêles sont ailées.

Parez de fleurs bienveillantes ma tête ;
Que vos chansons bercent ma lente vie,
Et que longtemps dure la douce fête
Où votre geste aimable me convie.

POUR APHRODITE

Étoile du matin, ô Kypris, tu parais
Et le printemps rayonne ;
Les fleurs des prés et les feuillages des forêts
Sont ta jeune couronne.

Rire éclatant du soir, honneur sacré du ciel,
Mère auguste des races,
Nous écoutons chanter des paroles de miel
A tes lèvres vivaces.

Fleur, adorable fleur, fleur des flots glorieux,
Amante bien-aimée,
Aphrodite, descends ! descends, le rire aux yeux,
Dans l'aurore pâmée.

POUR HÈRA

Aux pins du Kronion murmurent les cigales.
Permits que j'aïlle, à l'heure où l'aurore naîtra,
Vers le temple ancien aux colonnes inégales
Où rayonne ta gloire, ô vénérable Hèra.

J'y suspendrai les fleurs que je tresse en guirlande.
Je t'implore pour mon mari... Je l'aime tant.
Fais qu'il m'aime toujours, ô reine, et fais qu'il tenc'e
Une lèvre fidèle à mon baiser constant.

Dis, toi dont la raison garde la foi jurée,
Qu'on ne viendra jamais me prendre mon trésor:
Que ta faveur, Héra protectrice, me crée
Des jours calmes, des jours de joie aux heures d'or.

POUR LES ÉRINYES

Voici : je viens à vous, farouches Érinyes,
Chiennes noires, à vous qui de maux éternels,
D'abois sanglants, de pleurs, de plaintes infinies
Marquez le lugubre chemin des criminels !

Car j'ai vu qu'une troupe infâme nous gouverne,
Qui protège la force avec un soin jaloux.
Le loup peut dévorer l'agneau dans sa caverne :
Du meurtre des agneaux on acquitte les loups.

Sortez, sortez de vos retraites souveraines,
Cueilleuses de douleurs, ô semeuses d'hivers,
Et poursuivez du cri monstrueux de vos haines
Les stratèges menteurs et les juges pervers.

POUR PERSÉPHONE

Perséphone, sois douce aux vierges attendries !
Qu'elles cueillent des fleurs, ô reine khthonienne !
Qu'elles chantent ! qu'elles dansent ! Qu'il te souviene,
Korè, des natales prairies !

Rappelle-toi l'ennui farouche de ta mère,
Sois bonne : les printemps nouveaux sont pleins de gloire
Les vierges n'ont que des rires : laisse-les croire
Éternel l'espoir éphémère.

Sois bonne ! L'heure est claire où la reine s'évade
De la plaine sans fin, silencieuse et grise,
La reine qui jadis, après qu'un dieu l'eut prise,
A mangé les grains de grenade.

POUR LES MUSES

Je dirai la gloire des Muses, couronnées
D'hyacinthe et de violette.

Le monde est attristé quand leur voix est muette :
Leur chanson charme les années.

Je dirai Calliope à la lèvre pieuse,
Je dirai la grave Uranie,
Klio, celle dont la sagesse est infinie,
Euterpe, la mélodieuse.

Je dirai Polymnie, Erato, Terpsichore
Et la farouche Melpomène ;
Et je dirai la fleur que Lénaios amène,
Thalie au sourire d'aurore.

POUR PALLAS-ATHÈNA

Ici, sur le sommet de la roche héroïque,
Se dressent, force, grâce, harmonie et beauté,
Les colonnes, la frise où le culte est sculpté
Et les graves frontons frères du Pentélique.

Le ciel est tendre, et de l'Hymette violet,
Et de la plaine vers le Pirée et Phalère,
Se répand, dans le jour, et sur la ville claire,
Un parfum dont l'essence, ô Déesse, te plaît.

Nous venons écouter ta voix et ta parole,
Souveraine adorable, ô Sagesse, ô Raison ;
Ton sourire suprême enchante la saison,
Et ta gloire, ô Pallas, couronne l'Acropole.

EN PASSANT

SURVIVANCE

Non, non, elles ne sont pas mortes, les Dryades :
J'entends leurs voix chanter sous l'écorce des chênes,
Et l'on est gai, quand, ô Printemps, tu désenchaînes
La Nâïade aux yeux verts qui sourit en cascades.

C'est le soir. Le soleil, de ses rayons obliques,
Caresse les flancs roux des collines heureuses ;
Et vous voici paraître, Oréades pieuses,
Qui dansez lentement vos rondes pacifiques.

L'aurore bienveillante empourpre la clairière.
Tais-toi, passant qui viens la chanson à la bouche,
Et regarde : c'est la Satyresse farouche
Qui saute en la fraîcheur de la jeune lumière.

Oui, vous vivez, ô joie éternelle du monde,
Vous vivez, et malgré les prêtres du dieu triste,
Votre grâce tranquille et sereine persiste
Parmi les renouveaux de la terre féconde.

PAYSAGE

Là-bas, près du torrent, pour les piles d'un pont
Les ciseaux des maçons taillent les lourdes pierres ;
A l'éclat sourd de la mine dans les carrières
La sonore vigueur de la forge répond.

On est gai. Les passants ont des saluts aux lèvres.
On va. De beaux fruits lourds veloutent les pêchers ;
Et, sur l'escarpement lumineux des rochers,
On voit bondir joyusement les jeunes chèvres.

Le ciel est bleu. La route est claire. Les ruisseaux
Mêlent leur chanson fraîche au murmure des brises.
Sous les chauds baisers du soleil, les maisons grises
Ont oublié l'hiver et ses rudes assauts.

C'est une heure de gloire, et les filles robustes
Qui gardent les troupeaux aux flancs des monts dorés
Respirent la senteur franche qui vient des prés
Et dressent dans le jour la force de leurs bustes.

PORTRAIT

Le voici debout : c'est le Maître, c'est l'Augure.
Il discourt, monotone et triste, longuement.
Des étoiles de deuil ornent son vêtement,
Un sourire douteux lui salit la figure.

L'adversaire parfois a la parole dure :
Qu'importe ? Lui, le front invulnérable, ment.
Il sait qu'un chef ne peut pas faire un faux serment :
Que le supplice interrompu reprenne et dure !

Son nez aigu flaire la mort : il tient l'écrou,
Il tient la chaîne. Et les trois rides de son cou
Se creusent de plaisir sournois et d'espérance.

Et, parmi la clarté du soleil matinal,
Il monte, dans la longue salle, un parfum rance,
Le parfum hypocrite et sanglant du chacal.

CARIATIDES

A Gustave Kahn.

O pierres, sous l'éclat du soleil qui vous ronge,
Sous l'âpreté du vent qui vous cingle et vous tord,
Où s'en va l'ardente douleur de votre songe ?

O pauvres qu'ont mordus les tempêtes du sort,
Vous avez vu peiner, par les âges, vos frères,
Troupeau saignant qu'on fouette et qu'on voue à la mort.

Vous avez vu surgir les rages populaires.
Les souffrants se levaient. Tout sera consumé
Dans le brasier fougueux de leurs saintes colères.

C'est le jour glorieux! C'est le jour bien-aimé!
Le ciel, gai de soleil et de flammes, est rouge...
Non! L'ennemi se dresse : il n'a pas désarmé!

Qu'on les fusille! tous! l'homme, le gars, la gouge!
Qu'on les fusille! Et toi, vieux qu'on épargne, toi,
Honni de coups de pieds, retourne dans ton bouge!

Qu'on les fusille! En tas les cadavres! Pourquoi
Laisserait-on germer quelque mauvaise graine?
Que les peuples vaincus soient abrutis d'effroi!

O captifs, sous le poids ancien qui vous réfrène,
Vous avez dans les yeux la longue vision
Des vains espoirs et de la force souveraine.

Mais vous rêvez toujours à la rébellion.
Votre fière douleur pourra rugir encore
Et son cri fauve exigera le talion.

Le cri retentira par l'espace sonore.
Une voix vaste lui répond, et le soleil
Bondit, joyeux et clair, dans le feu de l'aurore.

O captifs, secoue z le balcon ! C'est l'éveil.

L'HOMME QUI RICANE

A Mathias Morhardl.

Le Destin a marqué l'homme qui ricane ;
Il sort de son palais, la crainte le suit.
Ses yeux sont blessés par le jour diaphane,
Ses cris durs et stridents appellent la nuit.

De ses cruelles mains il trame dans l'ombre
La toile de deuil où prendre l'innocent.
Il est tout glorieux de meurtres sans nombre,
Il aime à humer l'âcre parfum du sang.

Contre son bras nul ne connaît de refuge ;
Sitôt qu'on lui résiste, il a l'œil en feu.
Il détient la puissance et la force, et juge
Qu'on doit le vénérer à l'égal d'un dieu.

Dans les temples dorés, aux plus fiers pilastres,
Qu'on grave en lettres d'or son nom immortel ;
Ceint de jeune soleil et couronné d'astres,
Ne pourrait-il pas escalader le ciel ?

En son fol orgueil, il ordonne qu'on l'aime.
Nul, jamais, ne viendra briser ses espoirs.
Et cependant, là-bas, à l'horizon blême,
Voici s'accumuler les nuages noirs.

Voici hurler les chiens rauques de l'orage.
La peur a terni le regard surhumain,
Et du dieu gonflé de superbe et d'outrage
Il reste une charogne au bord d'un chemin.

LA NUIT ROUGE

A Victor Basch.

J'entends, là-bas, j'entends la nuit rouge venir.

O vous dont nous craignons les funestes voyages,
Vous qui faites la terre morne, lourds nuages,
Vous passez dans le ciel épais, chargés d'orages.

Voici les durs chevaux de la rage hennir.

Des monstres grimaçants guident le char qui grince.

O nuages méchants, nuages noirs, crevez !

Aux champs, que des eaux perfides ont abreuvés,

Que, par vous, les cruels travaux soient achevés !

Les chevaux fouleront la chair du mauvais prince.

On voit à la parade un pitre tout sanglant.

La pluie agile est drue et la grêle est active.

Moisson vaine, les blés s'en vont à la dérive,

Et la vendange meurt, dont riait la fleur vive.

Les loups, les maigres loups approchent en hurlant.

Le Matamore a de grands gestes de colère.

La mort hache les prés et dévaste les bois,

Et l'ardent laboureur, sans couleur et sans voix,

Pleure en voyant périr l'œuvre de tant de mois.

Les loups ont faim. Leur troupe est là, qui rôde et flaire.

Le galon du héros commence à se ternir.

L'orage a fui. L'espoir renaît. Le soleil brille,
Et déjà le fermier et sa jeune famille
Pour la récolte neuve aiguisent la faucille.

J'entends, là-bas, j'entends le jour doré venir.

AU FIL DU RHONE

INVOCATION

Rhône ! torrent royal que chérissent les dieux !
L'orgueil pur du soleil se mire en tes eaux vives,
Des cités aux grands noms parent tes belles rives,
Et tu chantes au ciel un hymne radieux.

Fougue victorieuse ! Enchantement des yeux !
O divine clarté ! Des montagnes pensives
Vers le tendre pays des heureuses olives
Court l'indomptable ardeur de tes bords glorieux.

Tu dis aux vignes d'or de ferventes paroles,
Et la force d'amour qui frissonne en tes flots
Adoucit l'âpreté des roches cévenoles.

Les peuples, sur tes bords, ignorent les sanglots,
Et la cigale mêle au chant des farandoles
Son cri dont la gaité protège les enclos.

VIENNE

A André Rivoire.

Arrête, voyageur. La cité que tu vois
Fut la cité des Empereurs, qu'il t'en souviene.
Fière de sa grandeur inviolable, Vienne
Dictait la volonté de Rome au sol gaulois.

Les apôtres martyrs m'émurent de leur voix.
J'écoutai saintement la parole chrétienne,
Je la criai ; ta gloire, ô Christ, était la mienne,
Et les rois prosternés durent subir nos lois.

Aujourd'hui, dominée et pourtant turbulente,
Je reflouris, dès que le soleil ensanglante
Mes temples qu'ont sacrés des dieux morts ou mourants.

Alors, en ma splendeur que chaque soir fait neuve,
Souveraine superbe et propice aux errants,
Je triomphe du siècle et protège le fleuve.

VIVIERS

A Henri Sée.

Nid rocheux, nid sanglant d'où les durs éperviers
Épiaient les troupeaux dus à leurs faims voraces !
Le soleil roi blanchit tes herbeuses terrasses,
O toi qui gardes la passe étroite, ô Viviers !

Quelquefois, paysans asservis, vous rêviez
Les jours chantants, les jours joyeux des libres races :
Alors, les larges faux s'ébréchaient aux cuirasses
Et les portes geignaient du poids lourd des leviers.

Des flots rouges coulaient par les sombres ruelles.
Puis les vainqueurs, heureux de leurs lutttes cruelles,
Enterraient au hasard, sans les compter, les morts.

Mais l'heure est douce, et, sous la brise qui parfume,
En ton voile léger de lumineuse brume,
O ville que les temps lassèrent, tu t'endors.

DIONYSIAQUE

A Jacques Bizet.

Ampuis : vois se dresser, aux flammes du matin,
La sévère douceur de la Côte rôtie.
Et voici l'Hermitage, émeraude sertie
Dans les montagnes dont les rocs dominant Tain.

Tournon s'étage au pied du Saint-Joseph hautain :
Goûtes-en la ferveur d'une lèvre avertie.
Tu dédaignes Cornas et Crozes ? Te châtie
L'altérante fureur du rigoureux destin.

Le Saint-Péray, sous l'or de Crussol, s'ensoleille ;
Et là, près d'Avignon, la ville sans pareille,
C'est Châteauneuf, joyau qui rit sous les ciels clairs.

Libérale contrée ! ô vignes amicales !
Donnez au pèlerin vos vins joyeux et fiers
Qui jadis étanchaient les soifs pontificales.

LE ROCHER DES DOMS

A Alfred Mortier.

Parmi le rose éclat des lauriers, je me dresse
Dans la fière splendeur du matin enchanté.
Autour de moi sourient les parfums de l'été.
Qu'elle est douce, la brise en fleurs qui me caresse !

Vous que le sort ploya sous l'amère détresse,
Venez à moi ! Je rends la force et la santé.
Depuis que va le cours des siècles, j'ai dompté
Le désespoir farouche et la vaine paresse.

Venez à moi ! Le mal et les ennuis méchants
S'enfuiront ; vous n'aurez plus de larmes, aux chants
Qui s'envolent de la joyeuse Barthelasse.

A voir le fleuve-roi vos yeux s'enivreront,
Et la gaieté sera votre compagne, en place
Des chagrins obstinés qui vous ridaient le front.

LE PALAIS

A Lucien Besnard.

Calme, toujours victorieux de la tempête,
Dédaigneux des railleurs aux cris obscurs et laids,
Monte vers le ciel bleu le sublime palais
Où le monde chrétien apporta sa requête.

Le maître, la tiare harmonieuse en tête,
Accueillait doucement les princes, ses valets ;
Et des salles vers quoi, tendre Amour, tu volais,
S'échappait la chanson d'une éternelle fête.

Et le peuple écoutait, joyeux ; et les échos
Répétaient longuement les rythmes amicaux,
Et le rire éclatait de la féconde ivresse.

O palais merveilleux ! Voici le soir vermeil,
Et le parfum des fleurs adorables caresse
Tes murs qu'a pénétrés l'or divin du soleil.

TARASCON

A Armand Bernard.

Midi. Le sol a des rayons. Le ciel est bleu.
Nulle brise ne vient émouvoir le platane.
La lumière est auguste, et l'on dirait que plane
Dans l'air immaculé quelque invisible dieu.

C'est la fête du jour magnanime et du feu ;
Des plus humbles maisons une splendeur émane,
Et le grand soleil, roi de l'heure diaphane,
Exige des vivants la ferveur de leur vœu.

O ville, où jadis Marthe a vaincu la Tarasque,
Puissent les dieux heureux t'épargner la bourrasque
Et la neigeuse horreur de l'hiver irrité.

Et, raillant les destins qui lui feraient la guerre,
Que rie à tout jamais dans la belle clarté
Ton château, Tarascon, au château de Beaucaire.

LES ALYSCAMPS

A P.-G. La Chesnais.

C'est le silence harmonieux propice au rêve.
Ici, le ton fléchit, le pas devient discret ;
On laisse le chagrin, le remords, le regret,
Et les soins de la vie innombrable font trêve.

Là-bas, sur les sentiers humains, l'orage crève :
De ces arbres royaux aucun ne l'entendrait.
Écoute leur leçon ; que ton esprit soit prêt :
Au chant du long espoir fuira la douleur brève.

Tu ne craindras jamais, si tu les a compris,
Que le louche pouvoir abaisse ton mépris
Ni que la vanité sournoise te reprenne.

Une grande paix dort sur les tombeaux ombreux
Et de parfums émus de volupté sereine
S'enivre l'éternel repos des bienheureux.

LES DÉESSES

A Marcel Sée.

Elles passent. Chacune a l'aspect d'une reine.
La brise limpide est douce. Le ciel est pur,
L'herbe tremble de joie aux fentes du vieux mur,
Et la clarté de l'air s'est faite plus sereine.

L'heure est pieuse dont le tintement s'égrène.
Elles passent, le front superbe, le pied sûr ;
Et voici qu'on entend venir d'un verger mûr
L'hymne ébloui de quelque infantine Sirène.

Elles ont la fierté des héros, leurs aïeux ;
Des astres amicaux luisent parmi leurs tresses
Et c'est tout le printemps qui palpite en leurs yeux.

On oublie, à les voir, les anciennes tristesses,
Et les rayons cuivrés du couchant merveilleux
Adorent la splendeur des vivantes déesses.

REGRET

O frère courageux du soleil et du vent,
Tandis qu'au soir le gaz tremblotant qu'on allume
Pleure à travers l'humide voile de la brume,
O fleuve radieux, je rêve à toi, souvent.

Quand irai-je m'asseoir près de ton flot mouvant
Et des glauques îlots que frôle ton écume ?
Je songe, ami fougueux, à tes bords, et je hume
Tes fleurs, que ne prend point notre hiver décevant.

Quand surgiront, sertis dans la clarté divine,
Les clochers et les tours dont l'orgueil te domine ?
Quand me rira le cher honneur de ton terroir ?

Quand suivrai-je vers toi la chanson envolée ?
O Rhône, fleuve ami, quand pourrai-je revoir
Le ciel lucide et pur de ta belle vallée ?

INTERMÈDE PASTORAL

LES VIEILLARDS

Sous le rose baiser du soleil qui décline,
O grave Damœtas, mon vieil ami, viens voir
Les jeunes filles qui, belles de clair espoir,
Descendent en riant la vineuse colline.

Rappelle-toi le temps où, la barbe enfantine,
Nous étions les plus fiers bergers de ce terroir :
Celles que nous aimions nous attendaient, le soir,
Au détour du sentier où fleurit l'églantine.

Leurs péplos légers, teints de joyeuses couleurs,
Égayaient l'ombre, et nous leur chantions, et les fleurs
Paraient candidement leurs grâces naturelles.

Et, lorsque nous allions à la ville, d'abord
Nous courions acheter d'humbles bijoux pour elles
Au marchand de Sidon qui logeait près du port.

LE BEAU SOIR

Rhodè, voici le soir, un soir pieux et doux,
Et clair comme tes yeux d'espoir et de lumière.
Une invisible voix murmure dans le lierre
Une chanson qu'un dieu peut-être fit pour nous.

La voix chante : « Le ciel est joyeux. Aimez-vous,
O berger dont le bras est robuste, ô bergère
Dont flottent les cheveux à la brise légère.
Derrière l'été bleu guette l'automne roux.

Demain peut être un jour gris et morne; le rêve
Peut fuir qu'a jeté de son aile l'heure brève.
Aimez-vous. Le soir est propice, et le voici. »

O Rhodè, la voix chante encore dans mon âme.
Viens. Aimons-nous. Viens dans le hallier obscurci :
Nous l'illuminerons de nos regards de flamme.

LE VAL HARMONIEUX

C'est un val odorant de lauriers, où la lune
Fait traîner et mourir sa caresse d'argent,
Tandis qu'au ciel, gai d'un crépuscule changeant,
Les sidérales fleurs s'entr'ouvrent une à une.

Là sourd et s'agrandit, parmi l'herbe opportune,
Une fontaine dont la Naïade, nageant,
Rit et, charmeuse, endort d'un murmure indulgent
La Satyresse blonde et la Dryade brune.

Et voici que, joyeux du beau soir, un berger
Dont la flûte soupire un air frêle et léger
A quitté le penchant parfumé des collines.

Auprès de l'onde, il a frémi d'un doux frisson
Et, les yeux éblouis des dormeuses divines,
Il s'arrête, oublieux de finir sa chanson.

LA NUIT CONSOLATRICE

Nuit, glorieuse Nuit, Souveraine étoilée,
Bienveillante aux mortels et maternelle aux dieux,
Toi vers qui le jardin chante un hymne pieux,
Toi qui rouvres la fleur que le jour eût brûlée,

Que ton souffle, amical à la calme vallée,
Oh, que ton souffle frais me caresse les yeux,
Et qu'il y sèche enfin les pleurs silencieux,
Les pleurs vains dont a ri l'ingrate Chariclée.

O Nuit propice en qui se perdent les sanglots,
Sois attentive et douce à ma prière ; clos
Mes paupières pour que mon lourd chagrin s'allège.

Donne-moi le repos charmeur que tu promets,
Que sur mon front descende un beau songe, et puisse-je
De l'amoureux sommeil ne m'éveiller jamais.

LA NUIT HEUREUSE

Une flûte murmure au fond du bois ombreux,
Un chant fluide lui répond ; et le Satyre
Rit doucement à la Naïade qu'il attire,
Et voici que les fleurs du soir s'ouvrent pour eux.

La brise molle joue en le feuillage heureux ;
Par les mousses de longs rayons bleus viennent luire,
Et, tandis que s'éveille, invisible, une lyre,
Le bois s'égaie aux bords des faons aventureux.

O Nuit... La paix du ciel est brillante et sereine.
L'ombre est tiède. Le tronc tendre encore d'un frêne
Cache une Dryade rêveuse qui guettait.

Des parfums glorieux charment le bois stellaire,
La fontaine frissonne et la flûte se tait,
Et des soupirs de joie animent l'ombre claire.

LA PLAINTÉ DES ARBRES

Du raisin noir jaillit le vin frais, en la tonne,
Et vers le ciel volent les chants des vigneron ;
Et des chants qui lui semblent presque des affronts
La pensive forêt se lamente et s'étonne.

Les arbres jaunissants ont murmuré : « L'automne
Vient déjà dépouiller nos branches et nos troncs,
Et les hommes, tandis que nous désespérons,
Nous blessent de leur chant brutal et monotone.

Vous riez, pauvres fous, et vous ne songez pas
Que c'est le dur hiver qui s'approche à grands pas,
L'hiver qui pourchasse les feuilles fatiguées.

Pauvres fous, qui riez et chantez vers la mort. »
Les vigneron, là-bas, chantent les chansons gaies,
Et la morne forêt s'engourdit et s'endort.

LE COURAGEUX AMANT

Toi dont j'ai tant baisé la bouche purpurine,
Toi dont le regard bleu m'était si doux, si cher,
O toi qui me faisais un printemps de l'hiver,
J'appelle vainement ton ombre, ô ma Corinne.

Aussi je marcherai vers la roche marine
Où le mortel Hadès ouvre son gouffre amer :
Déjà j'ai répandu sur le sol le vin clair,
L'eau fraîche, le lait blanc et la fleur de farine.

D'un pas hardi, j'irai : que m'importent le bruit
Des fleuves dont le cours entraîne de la nuit
Et la fureur des dieux qui règnent sous la terre ?

J'ai pris secrètement, aux ruches de ma sœur,
Un gâteau de miel fin pour apaiser Cerbère,
Et j'ai l'obole qui paiera le vieux Passeur.

LE SOIR HATIF

La nuit voile déjà la pente des vallons
Et les cimes bientôt seront noires : c'est l'heure,
Amaryllis, il faut regagner ta demeure
Et quitter les chemins furtifs que nous foulons.

Quand, la chère cigale appelant les jours longs,
Refleurira pour nous une saison meilleure ?
Le seul soleil qui rie en l'automne qui pleure
Est le soleil aimé de tes grands cheveux blonds.

Ah, l'été, tu mêlais tes brebis à mes chèvres,
Et nul triste soupir ne pâlissait nos lèvres :
Les dieux ne hâtaient pas, alors, les soirs maudits.

Tu buvais en ma main l'eau pure des cascades
Et quelquefois nous nous joignîmes, enhardis,
Au chœur des Ægipans et des Hamadryades.

L'AMANTE DÉVOLÉE

O pauvre bien-aimé, je pleure et je gémiss.
Aphrodite n'éclaire plus l'aube céleste
Et par les prés et par les bois que je déteste
Les fleurs et les oiseaux sont toujours endormis.

Oh, les farouches Dieux nous furent ennemis,
L'heure où tu succombas au poids plombé du ceste.
Tes chers yeux ne voient plus le doux ciel, et ton geste
Ne guida point la fiancée au seuil promis.

Dans l'Hadès monotone, où blémit l'asphodèle,
Une ombre vague plaint une plainte fidèle,
Et c'est ton ombre, ô pâle adoré qui m'attends.

Et moi, la robe déchirée et sans parure,
J'ai perdu les chansons heureuses du printemps,
Et pour toi j'ai coupé ma blonde chevelure.

LE FROID

Nulle flûte, et même qui sanglote, n'éveille
L'écho dans le jardin, le bois ou le verger ;
Et l'hiver, dur au Satyre comme au berger,
A séché la prairie et défeuillé la treille.

Le froid, noir meurtrier de l'aurore vermeille,
Le froid qui vente et crie est venu saccager
Les fleurs, les blondes fleurs à l'arome léger
Dont Korè la joyeuse emplissait sa corbeille.

Par les chemins personne, et, seul au carrefour,
Un Hermès pluvieux qui pleure nuit et jour
Semble grelotter dans le marbre de sa gaine.

Et, soupir où meurent les chansons et les voix,
Un long gémissement s'alanguit et se traîne
Du jardin au verger et du verger au bois.

L'HIVER

La neige, Lycoris, attriste au loin la plaine ;
Le givre fait fléchir le chaume du vieux toit ;
La brume est grise ; l'œil morne et vague ne voit
Qu'arbres morts aux forêts où pleure le Silène.

Parfois, tremblant malgré son lourd manteau de laine,
Un passant peine et glisse en un sentier étroit ;
Tout est silencieux et farouche : le froid
A tué les oiseaux qui chantaient à voix pleine.

Les Nymphes par les champs ne peuvent plus courir.
Si, dans le ciel glacé, les dieux allaient mourir ?
Est-ce leur râle qu'on écoute, quand il vente ?

Hiver, ravis les dieux en ton mortel essor,
Mais laisse, ô blanc hiver, laisse à jamais vivante
Aphrodite, la Reine invincible aux yeux d'or.

CARISSIMÆ SACRVM

Les monstres louches de la nuit
Dans le ciel roux qui s'ensanglante
S'avancent d'une marche lente ;
Le Dieu chevelu d'or s'enfuit.

C'est le règne de la tristesse ;
On entend approcher des pas
Traînants ; il semble que, là-bas,
Pleure une harpe de détresse.

Lumière des étés joyeux
Que buvait ardemment la terre,
Lumière amicale, ô Lumière,
Refleuriras-tu pour les yeux ?

La lumière féconde est morte ;
Les prés gémissent longuement,
Et c'est le craintif froissement
Des feuilles que le vent emporte.

Souvenir des beaux mois perdus,
Tu rends, toi dont le cri nous hante,
Plus cruelle l'heure méchante
Qui dépare les cieux ardens.

Mais une lueur, pâle encore,
Vague par la crête des monts.
Est-ce le dieu que nous aimons ?
Un nuage errant se colore.

Comme un glorieux messenger
Il se vêt d'un rouge de fête,
Il semble que le pré s'apprête
A chanter un hymne léger.

Voici, voici que s'illumine
La montagne. L'été paraît.
Il s'avance dans la forêt
Qu'il émeut d'une haleine fine.

L'été joyeux n'était pas mort;
La lumière puissante vibre,
Et le dieu d'or emplit l'air libre
De son rire clément et fort.

La brise aux frais parfums caresse la prairie,
Des gouttes d'or tombent du ciel et de ses fleurs :
C'est une nuit tranquille et qui veut qu'on sourie.

Aux visages pâlis reviennent les couleurs ;
On n'a plus de chagrins ni de tristes pensées ;
Les yeux ont oublié la brûlure des pleurs.

Au long des champs, par les sentes presque effacées,
Elle approche, la Reine aux limpides regards ;
Elle a dans les cheveux des guirlandes tressées.

Elle a vaincu la noire embûche des hasards.
D'où vient-elle ? De la lumière et de la joie.
Où ses pieds ont passé des joyaux sont épars.

Sa voix a la douceur printanière. La soie
De sa robe frêle est légère comme l'air ;
Sa ceinture, un rayon de l'aurore, flamboie.

O reine de bonheur, salut ! L'orage amer
S'enfuit quand tu parais sur la terre embaumée.
Chante ! ton chant est amical, ton chant est clair.

Ton chant est triomphal, ô grande bien-aimée !

Sur la crête, où s'attarde un rayon de soleil,
 Passe une merveilleuse bête.
Son bec est rose et sa crinière est d'or vermeil ;
 Elle a des ailes de tempête.

Elle vient des pays glorieux où, le soir,
 Des clartés s'endorment aux palmes.
Elle a vu les grands monts où naît le cèdre noir
 Et la mer dont rient les flots calmes.

Si nous allions tous deux aux pays enchanteurs
D'où vient la divine chimère ?
Là-bas, nous oublierons, dans les belles senteurs,
La saison de la neige amère.

Autour de nous voltigera l'agile esprit
Des abeilles et des cigales,
Et nous entendrons, sous la lune qui fleurit,
Chanter les brises musicales.

Viens. Suis-moi dans le bleu silence de la lune.
Vois s'allonger l'ombre tranquille des cyprès.
La nuit est bonne. Elle a béni notre fortune.

La nuit est tendre. La nuit est douce. Tout près
Du chemin, l'olivier d'argent tend un sourire
Vers les rayons aimés, si brûlants et si frais.

Viens dans la nuit. Sa paix heureuse est notre empire.
Les collines d'amour ont une molle odeur.
Et vois les yeux de la ville cligner et luire.

C'est la ville au beau nom, la ville de la Fleur.
Lys de pleine harmonie et de gloire sereine
Donne aux passants hâtifs un peu de ton bonheur.

Chanteuse dont la voix impérissable entraîne
Vers les jardins féconds et les calmes vergers,
Sois propice à ceux-là qui t'adorent, ô reine !

Dame dont la parole écarte les dangers,
Fontaine pure d'où jaillit l'onde première,
Étoile qui guéris les regards affligés,

Éclaire notre amour de ta sage lumière !

Le parterre embaumé s'est tout fleuri de roses,
Voici venu le clair été :
Allons errer tous deux parmi la paix des choses ;
Le ciel limpide est enchanté.

Des voix de bonheur ont chassé la nuit avare,
Qui forçait la terre au sommeil.
Nous suivrons dans les bois le sentier lent que pare
L'or palpitant du gai soleil.

Le vent harmonieux qui passe dans les aulnes
Est plein de joyeuses senteurs,
Et les bonds cadencés des Nymphes et des Faunes
Frôlent l'émail vivant des fleurs.

Le monde chante. Aucun nuage sombre ou blême
N'entache le rire du jour.
Viens. Puisque la nature est belle et puisqu'elle aime,
Marchons dans le royal amour.

Le bel Amour a paru dans mon rêve.
Tous les oiseaux s'égayaient par les champs
Comme en un jour de printemps qui se lève.

Il m'a parlé : « Viens, ami. Des méchants
M'ont lapidé des pierres les plus folles
Et m'ont crié l'injure de leurs chants.

Et moi, j'ai ri de leurs vaines paroles,
J'ai ri de la faiblesse de leurs coups,
Et j'ai senti les nouvelles corolles.

L'air est limpide et le soleil est doux ;
L'onde frissonne et la terre palpite ;
Tout le bonheur rayonne autour de nous. »

Et j'ai suivi dans la clarté du site
Le jeune dieu dont souriait la voix.
Partout brillait une beauté subite.

Les fleurs s'ouvraient par les sentiers étroits,
Des flûtes d'or chantaient dans les ramures,
Et j'oubliais les ennuis d'autrefois.

Dès que le dieu levait ses mains très pures,
Les bois riaient et les sources d'argent
Avaient des bonds pleins de joyeux murmures.

Amour, Amour, je te suis en songeant.
O toi qui rends au monde la jeunesse,
Amour, Amour, daigne m'être indulgent.

Amour, Amour, que ta bonté me laisse
Vivre aux pays qu'éveille le jour blond,
Protège-moi de la noire tristesse !

Que le chemin lumineux me soit long !

L'astre de la clématite
S'entr'ouvre au mur du jardin ;
Le ciel superbe palpite,
Ému d'un hymne soudain.

Le jour chante. Un dieu s'éveille ;
Ses regards sont attendris,
Et de la clarté vermeille
Tombe de ses doigts fleuris.

Il passe. Il a pour cortège
Des oiseaux purs et légers.
Son sourire d'or protège
Les jeunes fruits des vergers.

Grâce à lui, le vieil automne
S'emplira de cris vainqueurs.
Autour de la blonde tonne
Voici que dansent les chœurs.

Et la ronde qui tournoie
Dans le déclin roux du jour
Dit la glorieuse joie
De la vie et de l'amour.

Le troupeau fait sonner ses cloches; il propage
Une gaieté mélodieuse dans l'herbage.
Le chevreau, fort et fier, a des bonds valeureux.
Une abeille a frémi. Le ruisseau, tout heureux
D'emporter dans ses eaux de la clarté fleurie,
Court réjouir la jeune paix de la prairie.
L'air tendre s'est ému d'un grondement léger:
C'est que passait une libellule. Au verger

S'avive le velours des bienveillantes pêches.
Le jardin est tout parfumé de roses fraîches.
Le matin bleu rit à l'espoir du moissonneur,
Et pour nous s'est levé le soleil du bonheur.

La montagne sourit ce matin ;
 Le soleil roi la caresse,
Et la vie agit avec ivresse
 Dans la bruyère et le thym.

La chanson de la source est plus belle
 Qu'aux jours où le ciel pleuvait ;
Le granit rosé luit, que revêt
 Un manteau vert en dentelle.

Écoutons l'hymne doré des champs;
Que le bonheur nous enfièvre;
Ayons les yeux clairs, ayons la lèvre
Joyeuse de jeunes chants.

Sous le roux soleil de l'automne
L'ardent Dionysos bondit par les coteaux.
Le fruit tombe sous les ciseaux et les couteaux,
Le vin heureux emplit la tonne.

Le dieu sourit au bon soleil
Grâce à qui les raisins ont la force et la joie.
Le soir tranquille approche ; à l'horizon flamboie
La gloire de l'astre vermeil.

Viens. Écoute le dieu superbe.
Tout frémit de bonheur à son hymne clément.
Comme il rayonne, et comme il foule fièrement
La terre qu'exalte son verbe!

Beau pays où le sol est nourri de lumière,
Où la vigne au grand fruit illustre les vieux monts,
Où court en frémissant le fleuve à l'onde fière,
Donne-nous, beau pays, les fleurs que nous aimons.

Le jour est glorieux d'innombrables aromes
Au penchant violet de tes ravins sacrés.
Les fleurs et les parfums, les couleurs et les baumes,
Oréades, c'est vous qui nous les cueillerez.

Guirlandes et bouquets, ô talismans et charmes,
Vous nous protégerez ! et quand viendra le soir,
Nous nous endormirons sans remords et sans larmes,
Et des chants amoureux berceront notre espoir.

Il faut que notre amour vainque l'oubli des âges.
Puissant comme le jour,
Il devra dissiper la nuit et les nuages,
Notre invincible amour.

Il faut que notre amour ait le rire et la joie.
Heureux comme l'été,
Il devra resplendir sous un ciel qui flamboie,
Notre amour enchanté.

Il faut que notre amour ait la force et la gloire.

Beau comme le soleil,

Il doit railler la mort et sa faux illusoire,

Notre amour sans pareil.

TABLE

CARISSIMÆ SACRVM

<i>C'est la douceur</i>	9
<i>Les roses du matin</i>	11
<i>Vois. Les nuages fuient</i>	13
<i>L'or clément du raisin</i>	15
<i>Voici qu'au mât divin</i>	18
<i>Un hymne a traversé l'espace</i>	20
<i>Bel amour.</i>	22
<i>Quand le soleil rira</i>	24
<i>Regarde le soleil</i>	26
<i>Voici les feux légers du matin</i>	28
<i>L'orage a rajeuni la terre</i>	30
<i>Je veux que le printemps</i>	32

INTERMÈDE PASTORAL

LE PRINTEMPS	37
LA PROMENADE	39
L'HEUREUX VIEILLARD	41
LA FIANCÉE MOURANTE	43
LA ROSE	45
LE VIEUX CENTAURE	47
LA MAGICIENNE	49
LES PRUDENTS CONSEILS	51
LA MOISSON	53
LE RÊVEUR	55
LE CORTÈGE DE DIONYSOS	57

ÉPIGRAMMES POUR LES DÉESSES

POUR GAÏA.	61
POUR LES DRYADES	63
POUR DÉMÈTER	65
POUR LES NAIADES	67
POUR ARTÉMIS	69
POUR LES KHARITES	71
POUR APHRODITE	73
POUR HÈRA	75

POUR LES ÉRINYES	77
POUR PERSÉPHONE	79
POUR LES MUSES.	81
POUR PALLAS-ATHÈNA	83

EN PASSANT

SURVIVANCE	87
PAYSAGE	89
PORTRAIT	91
CARIATIDES	93
L'HOMME QUI RICANE	96
LA NUIT ROUGE	98

AU FIL DU RHONE

INVOCATION	103
VIENNE.	105
VIVIERS.	107
DIONYSIAQUE.	109
LE ROCHER DES DOMS	111
LE PALAIS	113
TARASCON	115

LES ALYSCAMPS	417
LES DÉESSES	419
REGRET.	421

INTERMÈDE PASTORAL

LES VIEILLARDS	425
LE BEAU SOIR.	427
LE VAL HARMONIEUX	429
LA NUIT CONSOLATRICE	431
LA NUIT HEUREUSE.	433
LA PLAINTÉ DES ARBRES	435
LE COURAGEUX AMANT.	437
LE SOIR HATIF	439
L'AMANTE DÉSOLEE.	441
LE FROID	443
L'HIVER.	445

CARISSIMÆ SACRVM

<i>Les monstres louches.</i>	449
<i>La brise aux frais parfums</i>	452
<i>Sur la crête</i>	454
<i>Viens. Suis-moi</i>	456

<i>Le parterre embaumé.</i>	158
<i>Le bel amour a paru</i>	160
<i>L'astre de la clématite</i>	163
<i>Le troupeau fait sonner</i>	165
<i>La montagne souril</i>	167
<i>Sous le roux soleil</i>	169
<i>Beau pays.</i>	171
<i>Il faut que notre amour</i>	173

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq janvier mil neuf cent onze

PAR

E. ARRAULT ET C^{ie}

A TOURS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librarian
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

